**PARCOURS 2 – Sauvages, bon sauvage, barbares ?**

1. BOUGAINVILLE, *Voyage autour du monde*, seconde partie, chapitre 3 (extrait de la première édition, 1766 à 1769, raconté par lui-même). voir le site de la BNF, Gallica.

2. DIDEROT, *Supplément au Voyage de Bougainville*, « Les Adieux du vieillard »,1772.

3. LE CHEVALIER DE JAUCOURT, *L’ Encyclopédie*, article « Voyage », 1751.

4. ROUSSEAU, *Discours sur les sciences et les arts*, première partie, 1750.

5. MONTAIGNE, *Essais*, « Des cannibales », chapitre 31 du Livre I, 1573.

6. LEVI-STRAUSS, *Race et histoire*, chapitre 3, « L’ethnocentrisme », 1952.

**Texte 1 - BOUGAINVILLE, Voyage autour du monde, seconde partie, chapitre 3, 1766 à 1769, première édition.**

 Le peuple de Tahiti est composé de deux races d’hommes très différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c’est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille: il est ordinaire d’en voir de six pieds et plus. Je n’ai jamais rencontré d’hommes mieux faits ni mieux proportionnés ; pour peindre Hercule et Mars, on ne trouverait nulle part d’aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens ; et s’ils étaient vêtus, s’ils vivaient moins à l’air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d’une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres. Le Taïtien qui s’est embarqué avec nous est de cette seconde race, quoique son père soit chef d’un canton; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

 Les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils ont tous les moustaches et le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très courts, d’autres les laissent croître et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l’habitude de se les oindre ainsi que la barbe avec de l’huile de coco. Je n’ai rencontré qu’un seul homme estropié et qui paraissait l’avoir été par une chute. Notre chirurgien-major m’a assuré qu’il avait vu sur plusieurs les traces de la petite vérole.

 On voit souvent les Taïtiens nus, sans autre vêtement qu’une ceinture. Cependant les principaux s’enveloppent ordinairement dans une grande pièce d’étoffe qu’ils laissent tomber jusqu’aux genoux. C’est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l’arranger avec assez d’art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Tahitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu’un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue, c’est la beauté de leurs corps dont les contours n’ont point été défigurés par quinze ans de torture.

 Au reste, tandis qu’en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d’un bleu foncé les reins et les cuisses; c’est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s’impriment ces traits ineffaçables; je pense que c’est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l’ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que de tout temps on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l’état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre: omnes vero Britanni se vitro inficiunt, quod coeruleum efficit colorem. Le savant et ingénieux auteur des recherches philosophiques sur les Américains donne pour cause à cet usage général le besoin où on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piqûre des insectes caustiques, qui s’y multiplient au-delà de l’imagination. Cette cause n’existe point à Taïti, puisque, comme nous l’avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L’usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taïti, commun aux hommes et aux femmes, c’est de se percer les oreilles et d’y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

 Le caractère de la nation nous a paru doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu’il y ait dans l’île aucune guerre civile,

aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu’ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu’il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que, pour les choses absolument nécessaires à la vie il n’y a point de propriété, et que tout est à tous.

**Texte 2 - DIDEROT, *Supplément au Voyage de Bougainville*, « Les Adieux du vieillard »,1772.**

 C’est un vieillard qui parle. Il était père d’une famille nombreuse. À l’arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité. Ils l’abordèrent; il leur tourna le dos et se retira dans sa cabane. Son silence et son souci ne décelaient que trop[[1]](#footnote-1) sa pensée: il gémissait en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés[[2]](#footnote-2). Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s’attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s’avança d’un air sévère, et dit:

 «  Pleurez, malheureux Tahitiens! pleurez; mais que ce soit de l’arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants: un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois[[3]](#footnote-3) que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer[[4]](#footnote-4) qui pend au côté de celui-là, dans l’autre, vous enchaîner, vous égorger ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu’eux. Mais je me console; je touche à la fin de ma carrière[[5]](#footnote-5); et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. Ô Tahitiens ! ô mes amis ! vous auriez un moyen d’échapper à un funeste avenir; mais j’aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu’ils s’éloignent et qu’ils vivent. »

 Puis s’adressant à Bougainville, il ajouta:

 « Et toi, chef des brigands qui t’obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive: nous sommes innocents[[6]](#footnote-6), nous sommes heureux; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature; et tu as tenté d’effacer de nos âmes son caractère[[7]](#footnote-7). Ici, tout est à tous; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes; tu as partagé ce privilège avec nous; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr; vous vous êtes égorgés pour elles; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage[[8]](#footnote-8). Tu n’es ni un dieu, ni un démon: qui es-tu donc, pour faire des esclaves? Orou[[9]](#footnote-9)! toi qui entends[[10]](#footnote-10) la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l’as dit à moi-même, ce qu’ils ont écrit sur cette lame de métal: «  Ce pays est à nous. » Ce pays est à toi! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu’il gravât sur une de vos pierres ou sur l’écorce d’un de vos arbres: « Ce pays appartient aux habitants de Tahiti », qu’en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu’est-ce que cela fait ? Lorsqu’on t’a enlevé[[11]](#footnote-11) une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t’es récrié, tu t’es vengé; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur[[12]](#footnote-12) le vol de toute une contrée ! Tu n’es pas esclave: tu souffrirais la mort plutôt que de l’être, et tu veux nous asservir! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t’emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature; quel droit as-tu sur lui qu’il n’ait pas sur toi ? Tu es venu: nous sommes-nous jetés sur ta personne ? Avons-nous pillé ton vaisseau ? T’avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis? T’avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos moeurs; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n’avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu’y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu’où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie; mais permets à des êtres censés de s’arrêter, lorsqu’ils n’auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires.Si tu nous persuades de franchir l’étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu’il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t’agiter, te tourmenter tant que tu voudras; laisse-nous reposer: ne nous entête ni de tes besoins factices[[13]](#footnote-13), ni de tes vertus chimériques. Regarde ces hommes; vois comme ils sont droits, sains et robustes. Regarde ces femmes; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet arc, c’est le mien; appelle à ton aide, un, deux, trois, quatre de tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul.Je laboure la terre; je grimpe la montagne; je perce la forêt; je parcours une lieue[[14]](#footnote-14) de la plaine en moins d’une heure. Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre; et j’ai quatre-vingt-dix ans passés. Malheur à cette île! malheur aux Tahitiens présents, et à tous les Tahitiens à venir, du jour où tu nous as visités ! Nous ne connaissions qu’une maladie; celle à laquelle l’homme, l’animal et la plante ont été condamnés, la vieillesse; et tu nous en as apporté une autre: tu as infecté notre sang[[15]](#footnote-15). […]»

Texte 3 - LE CHEVALIER DE JAUCOURT, *L’ Encyclopédie*, article « Voyage », 1751.

Voyage, (Education.)

Les grands hommes de l'antiquité ont jugé qu'il n'y avait de meilleure école de la vie que celle des voyages; école où l'on apprend la diversité de tant d'autres vies, où l'on trouve sans cesse quelque nouvelle leçon dans ce grand livre du monde; et où le changement d'air avec l'exercice sont profitables au corps et à l'esprit.

Les beaux génies de la Grèce et de Rome en firent leur étude, et y employoient plusieurs années. Diodore de Sicile met à la tête de sa liste des voyageurs illustres, Homère, Lycurgue, Solon, Pythagore, Démocrite, Eudoxe & Platon. Strabon nous apprend qu'on montra long-tems en Egypte le logis où ces deux derniers demeurèrent ensemble pour profiter de la conversation des prêtres de cette contrée, qui possédaient seuls les sciences contemplatives.

Aristote voyagea, avec son disciple Alexandre; dans toute la Perse, & dans une partie de l'Asie jusques chez les Bracmanes. Cicéron met Xénocrates, Crantor, Arcesilas, Carnéade, Panétius, Clitomaque, Philon, Possidonius, etc. au rang des hommes célèbres qui illustrèrent leur patrie par les lumières qu'ils avoient acquises en visitant les pays étrangers.

Aujourd'hui les voyages dans les états policés de l'Europe (car il ne s'agit point ici des voyages de long cours), sont au jugement des personnes éclairées, une partie des plus importantes de l'éducation dans la jeunesse, et une partie de l'expérience dans les vieillards. Choses égales, toute nation où règne la bonté du gouvernement, et dont la noblesse et les gens aisés voyagent, a des grands avantages sur celle où cette branche de l'éducation n'a pas lieu. Les voyages étendent l'esprit, l'élèvent, l'enrichissent de connoissances, et le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, et par le rapport d'autrui; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, et des objets.

Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les moeurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce.

Ces sortes d'observations faites avec intelligence, et exactement recueillies de père en fils, fournissent les plus grandes lumières sur le fort et le faible des peuples, les changements en bien ou en mal qui sont arrivés dans le même pays au bout d'une génération, par le commerce, par les lois, par la guerre, par la paix, par les richesses, par la pauvreté, ou par de nouveaux gouverneurs.

Il est en particulier un pays au - delà des Alpes, qui mérite la curiosité de tous ceux dont l'éducation a été cultivée par les lettres. A peine est- on aux confins de la Gaule sur le chemin de Rimini à Cesene, qu'on trouve gravé sur le marbre, ce célèbre sénatus - consulte qui dévouait aux dieux infernaux, et déclarait sacrilège et parricide quiconque avec une armée, avec une légion, avec une cohorte passerait le Rubicon, aujourd'hui nommé Pisatello. C'est au bord de ce fleuve ou de ce ruisseau, que César s'arrêta quelque temps, et là la liberté prête à expirer sous l'effort de ses armes, lui coûta encore quelques remords. Si je diffère à passer le Rubicon, dit- il à ses principaux officiers, je suis perdu, et si je le passe, que je vais faire de malheureux! Ensuite après y avoir réfléchi quelques moments, il se jette dans la petite rivière, et la traverse en s'écriant (comme il arrive dans les entreprises hasardeuses): n'y songeons plus, le sort est jeté. Il arrive à Rimini, s'empare de l'Ombrie, de l'Etrurie, de Rome, monte sur le trône, et y périt bientôt après par une mort tragique.

Je sais que l'Italie moderne n'offre aux curieux que les débris de cette Italie si fameuse autrefois; mais ces débris sont toujours dignes de nos regards. Les antiquités en tout genre, les chefs - d'oeuvres des beaux arts s'y trouvent encore rassemblés en foule, et c'est une nation savante et spirituelle qui les possède; en un mot, on ne se lasse jamais de voir et de considérer les merveilles que Rome renferme dans son sein.

Cependant le principal n'est pas, comme dit Montagne, « de mesurer combien de pieds a la santa Rotonda, et combien le visage de Néron de quelques vieilles ruines, est plus grand que celui de quelques médailles; mais l'important est de frotter, et limer votre cervelle contre celle d'autrui.» C'est ici surtout que vous avez lieu de comparer les temps anciens avec les modernes, «et de fixer votre esprit sur ces grands changements qui ont rendu les âges si différents des âges, et les villes de ce beau pays autrefois si peuplées, maintenant désertes, et qui semblent ne subsister, que pour marquer les lieux où étaient ces cités puissantes, dont l'histoire a tant parlé.»

**Texte 4- ROUSSEAU, *Discours sur les sciences et les arts*, première partie, 1750.**

 Avant que l’art eût façonné nos manières et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos moeurs étaient rustiques, mais naturelles; et la différence des procédés annonçaient, au premier coup d’oeil, celle des caractères. La nature humaine, au fond, n’était pas meilleure; mais les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des vices.

 Aujourd’hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l’art de plaire en principes, il règne dans nos moeurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule: sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n’ose plus paraître ce qu’on est; et, dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu’on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissants ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l’on a affaire: il faudra donc, pour connaître son ami, attendre les grandes occasions, c’est-à-dire attendre qu’il n’en soit plus temps, puisque c’est pour ces occasions mêmes qu’il eût été essentiel de le connaître.

 Quel cortège de vices n’accompagnera point cette incertitude! Plus d’amitiés sincères; plus d’estime réelle; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée, que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des jurements le nom du maître de l’univers; mais on l’insultera par des blasphèmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d’autrui. On n’outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse. Les haines nationales s’éteindront, mais ce sera avec l’amour de la patrie. A l’ignorance méprisée on substituera un dangereux pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés; mais d’autres seront décorés du nom de vertus; il faudra, ou les avoir, ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps; je n’y vois, pour moi, qu’un raffinement d’intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité.

 Telle est la pureté que nos moeurs ont acquise; c’est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C’est aux lettres, aux sciences et aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J’ajouterai seulement une réflexion: c’est qu’un habitant de quelques contrées éloignées qui chercherait à se former une idée des moeurs européennes sur l’état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l’affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d’hommes de tout âge et de tout état qui semblent empressés, depuis le lever de l’aurore jusqu’au coucher du soleil, à s’obliger réciproquement; c’est que cet étranger, dis-je, devinerait exactement de nos moeurs le contraire de ce qu’elles sont.

 Où il n’y a nul effet, il n’y a point de cause à chercher: mais ici l’effet est certain, la dépravation réelle; et nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c’est un malheur particulier à notre âge? Non, messieurs; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L’élévation et l’abaissement journaliers des eaux de l’Océan n’ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l’astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des moeurs et de la probité au progrès des sciences et des arts. On a vu la vertu s’enfuir à mesure que leur lumière s‘élevait sur notre horizon, et le même phénomène s’est observé dans tous les temps et dans tous les lieux.

**Texte 5 - MONTAIGNE, *Essais*, « Des cannibales », chapitre 31 du Livre I, 1573.**

 Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n’ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, apointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux. C’est chose émerveillable que la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang; car, de routes[[16]](#footnote-16) et d’effroi, ils ne savent que c’est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l’ennemi qu’il a tué, et l’attache à l’entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître fait une grande assemblée de ses connaissants; il attache une corde à l’un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, éloigné de quelques pas, de peur d’en être offensé, et donne au plus cher de ses amis l’autre bras à tenir de même; et eux deux, en présence de toute l’assemblée, l’assomment à coups d’épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n’est pas, comme on pense, pour s’en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes[[17]](#footnote-17); c’est pour représenter une extrême vengeance. Et qu’il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s’étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d’une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusqu’à la ceinture, et tirer au demeurant[[18]](#footnote-18) du corps force coups de trait, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens-ci de l’autre monde, comme ceux qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu’eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu’elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci. Je ne suis pas marri[[19]](#footnote-19) que nous remarquons l’horreur barbaresque qu’il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu’il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu’à le manger mort, à déchirer par tourments et par géhennes[[20]](#footnote-20) un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux ( comme nous l’avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens,et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de rôtir et manger après qu’il est trépassé.

 Chrysippe et Zénon, chefs de la secte stoïque, ont bien pensé qu’il n’y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fût pour notre besoin, et d’en tirer de la nourriture; comme nos ancêtres, étant assiégés par César en la ville de Alésia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes et autres personnes inutiles au combat.

 Les Gascons, dit-on, en se servant de tels aliments

 Prolongèrent leur vie.

 Et les médecins ne craignent pas de s’en servir à toute sorte d’usage pour notre santé, soit pour l’appliquer au-dedans ou au-dehors, mais il ne se trouva jamais aucune opinion si déréglée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté qui sont nos fautes ordinaires.

 Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d’excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir; elle n’a autre fondement parmi eux que la seule jalousie de la vertu[[21]](#footnote-21). Ils ne sont pas en débat de la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette uberté[[22]](#footnote-22) naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu’ils n’ont que faire d’agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point de ne désirer qu’autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent; tout ce qui est au-delà est superflu pour eux.

**Texte 6 - LEVI-STRAUSS, *Race et histoire*, chapitre 3, « L’ethnocentrisme », 1952.**

 L’attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu’elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles: morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n’est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l’Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement: il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l’inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d’admettre le fait même de la diversité culturelle; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

 Ce point de vue naïf, mais profondément ancré chez la plupart des hommes, n’a pas besoin d’être discuté puisque cette brochure en constitue précisément la réfutation. Il suffira de remarquer ici qu’il recèle un paradoxe assez significatif. Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu’on choisit de considérer comme tels) hors de l’humanité, est justement l’attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. On sait, en effet, que la notion d’humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l’espèce humaine, est d’apparition fort tardive et d’expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n’est nullement certain ——l’histoire récente le prouve —— qu’elle soit établie à l’abri des équivoques ou des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l’expèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L’humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village; à tel point qu’un grand nombre de populations dites primitives se désignent d’un nom qui signifie les « hommes » ( ou parfois — dirons-nous avec plus de discrétion — les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus — ou même de la nature — humaines, mais sont tout au plus composés de «  mauvais », de «  méchants », de « singes de terre » ou « d’oeufs de pou ». On va souvent jusqu’à priver l’étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un «  fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles[[23]](#footnote-23), quelques années après la découverte de l’Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d’enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s’employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction.

 Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel[[24]](#footnote-24) (que nous retrouverons ailleurs sous d’autres formes): c’est dans la mesure même où l’on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l’on s’identifie le plus complètement avec celles qu’on essaye de nier. En refusant l’humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c’est d’abord l’homme qui croit à la barbarie.

1. ne décelaient que trop: révélaient clairement [↑](#footnote-ref-1)
2. éclipsés: perdus [↑](#footnote-ref-2)
3. le morceau de bois: la croix de l’aumônier [↑](#footnote-ref-3)
4. le fer: l’épée du soldat [↑](#footnote-ref-4)
5. Je touche à la fin de ma carrière: j’atteins la fin de ma vie ( carrière signifie ici «  cours de la vie ») [↑](#footnote-ref-5)
6. innocents: purs [↑](#footnote-ref-6)
7. son caractère: sa marque [↑](#footnote-ref-7)
8. allusion à l’acte de prise de possession de l’île par Bougainville. [↑](#footnote-ref-8)
9. Orou: Tahitien qui sert d’interprète. [↑](#footnote-ref-9)
10. entends: comprends [↑](#footnote-ref-10)
11. enlevé: dérobé [↑](#footnote-ref-11)
12. projeté au fond de ton coeur: prémédité [↑](#footnote-ref-12)
13. factices: faux [↑](#footnote-ref-13)
14. une lieue: ancienne unité de mesure équivalant à environ 4 kilomètres. [↑](#footnote-ref-14)
15. le vieillard accuse les colons d’avoir introduit sur l’île la syphilis. [↑](#footnote-ref-15)
16. routes: déroutes, abandons. [↑](#footnote-ref-16)
17. Scythes: peuple indo-européen nomade, ayant vécu dans les steppes eurasiennes entre le VIIè et le IIIè s av J.C, réputé pour sa sauvagerie. [↑](#footnote-ref-17)
18. au demeurant: sur le reste. [↑](#footnote-ref-18)
19. marri: fâché, affligé. [↑](#footnote-ref-19)
20. géhennes: tortures, souffrances intenses. [↑](#footnote-ref-20)
21. vertu: courage et force. [↑](#footnote-ref-21)
22. uberté: « richesse, abondance, fécondité ». [↑](#footnote-ref-22)
23. Grandes Antilles: les quatre grandes îles de l’arc antillais ( Cuba, Hispaniola, la JamaÏque et Porto Rico. [↑](#footnote-ref-23)
24. relativisme culturel: doctrine selon laquelle les croyances et les démarches mentales d’un individu dépendent de la culture à laquelle il appartient. [↑](#footnote-ref-24)